

Finaliste
Catégorie Adultes
A079 – Monique Valette

In memoriam

1954

« C'est parti » dit Lodi. « Arrête, arrête, qu'est-ce que tu fais, on va tomber, on va trop vite, arrête, j'ai peur ». Mais Lodi file comme une cinglée, une petite folle, sur le vélo qu'elle a piqué au cousin; elle a des ailes, elle s'en fout de tomber, et puis ça n'arrivera pas. Et moi, la petite sœur qui a peur, assise en équilibre sur le porte-bagages, je me cramponne à elle, terrorisée, admirative, tremblante, nulle, car je ne sais même pas faire de vélo. « Tais-toi, dit-elle, mais tais-toi, on va se marrer, et les parents, ils sauront rien.. Je ramènerai le vélo avant qu'ils soient revenus à la maison. »

« Allez c'est parti » elle dit, de plus en plus vite, et moi je me serre contre elle, j'ai le vertige, je suis dans un autre monde, j'ai délicieusement peur, ça n'arrive pas souvent dans le petit cercle étroit et tellement rassurant des parents

Soudain, paf, c'est la chute. Trempées on est, mais qu'est-ce qu'elle a fait, bon Dieu, on est dans le ruisseau, enfin le petit canal d'irrigation qui longe la route. Le vélo fracassé, les roues en l'air, tordues, gît un peu plus loin sur le talus. Elle m'aide à sortir de la flotte, même pas mal! Nos pulls en coton sont à tordre. Mais comment on va faire pour rentrer? Bon, ben, on n'est pas trop loin, on va marcher, dégoulinantes, et essayer que les parents ne s'aperçoivent de rien. On ne pense même pas au vélo du cousin, et puis j'ai la trouille.

- « Allez, chiale pas, on va se dépatouiller » dit-elle. « C'est quoi se décatouiller » ? « Non se dépatouiller, j'te dis, se débrouiller, quoi ! »

Voilà, elle était aussi audacieuse que j'étais peureuse, prévoyante, anticipant la catastrophe, qui ne manquait pas d'arriver, jusqu'au jour où, la rigolade bienfaisante due à ses frasques inventives s'est arrêtée, brusquement.

Je n'ai rien compris à ce qui se passait : du jour au lendemain, une gamine turbulente, pleine de vie était devenue quelqu'un d'éteint qui voulait se faire oublier, se taisait, essayait tout le temps de faire ce qu'il fallait, d'être dans la norme. Ça ne marchait pas vraiment auprès des parents, qui, blessés et soupçonneux, avaient des comptes à régler avec elle. Ils étaient devenus méfiants et les réflexions acerbes à son égard, bousillaient les repas en famille. On ne me disait rien et je savais qu'on ne voulait pas qu'elle me parle. J'essayais de savoir, je la questionnais, elle se détournait et pleurait. On m'a juste interdit de parler à nos voisins du quatrième étage, qui auparavant étaient de bonnes relations des parents, sans me dire pourquoi. La grande sœur, si casse-cou et imprévisible, semblait traîner un poids énorme ; de plus, elle avait changé physiquement, elle avait un teint d'endive, s'alourdissait et avait attrapé des hanches et des seins qui me paraissaient bien encombrants.

C'est tombé comme un couperet. A mes multiples interrogations Maman finit par me répondre, exaspérée « le monsieur d'en dessous est en prison, il s'est mal conduit, ton père l'a trainé devant les tribunaux, il a bien fait, comme ça, toi, au moins, il ne t'arrivera rien. »

Mais qu'était-il arrivé? Quel rapport avec Lodi qui avait tellement changé ?

Ce sont des choses dont on ne parle pas à une petite fille de sept ans, de toute façon, c'est une époque où l'on ne dit rien aux enfants. Ce silence, ces chuchotements, ces conversations qui s'arrêtent quand on entre dans une pièce où les adultes racontent leurs mystères, c'est pire que tout.

Alors, beaucoup plus tard, on comprend que « le monsieur d'en dessous », marié et père de famille, aimait bien se frotter aux petites filles un peu grandes, les tripoter, les abuser par des paroles de confiance, une prétendue complicité, le fameux « secret » qu'on partage avec l'enfant et dont il ne faut parler à personne. Bref on apprend ce que c'est qu'un pervers, un sale type, et qu'il vaut mieux se méfier de tous les hommes.

Devant leur gamine, rongée de culpabilité, les parents ne cessaient d'être dans le reproche et la leçon de morale : « pourquoi n'as-tu rien dit, pourquoi l'as-tu laissé faire ? » Ils ne savaient pas que les enfants sont paralysés devant l'agresseur, incapables de réagir comme un souriceau pétrifié devant un serpent prédateur et qu'ils ne parlent pas de ce qui leur arrive, surtout pas aux parents. La peur et la honte les étreignent et les rendent muets.

Des années après, Lodi me raconte que le juge pour enfant, devant qui elle avait comparu, voulait l'envoyer en maison de correction, Mais là, les parents ont dit non, outrés, heureusement !

Il a tout de même fallu sortir de ce passé lourd et poisseux. Elle a mis du temps, et puis les parents ont fini par s'apaiser, eux aussi. Elle a surtout rencontré quelqu'un qui l'a aimée sans condition et a vu tout ce qu'elle s'efforçait de cacher, de faire disparaître sous le conventionnel, la copie conforme de la jeune fille bien sous tous rapports. **Subrepticement** sont apparues les couleurs et les formes d'une renaissance. Le physique a suivi d'ailleurs, elle a perdu ses kilos, s'est débarrassée de la chrysalide.

Mais l'impétuosité, la singularité de l'enfant joyeuse et canaille, confiante en son agilité et sa force physique ont disparu. De temps en temps brillait dans ses yeux la lueur audacieuse qui précédait le fameux « c'est parti », annonciateur de quelque fantaisie déglinguée, mais elle l'éteignait bien vite. Il restait juste un peu de fumée.

* Lodi est morte en octobre 2021

Finaliste
Catégorie Adultes
A054 – Céline Carles Trinh

DIURNE ATTENTE

Regard sans expression. Physionomie difforme, velue. Vilaine. Laide. Hideuse.

Ma simple apparition provoque exclamations, cris et peur. Volonté de m'écraser.

Abandonnée à la naissance. Pas de chanson douce, nul ne m'a bercée. Très tôt j'ai compris le délit de mon infirmité. Ma solitude est devenue refuge rimant avec habitude. Être méprisé, affection rejetée, j'ai choisi la nuit, pour me rapprocher, subrepticement, hors de toute humaine conscience.

Un grand séducteur m'héberge. Il est collectionneur de la beauté. Ignorant sa qualité d'intermédiaire et complice malgré lui, il vous offre à moi. Vous êtes mes proies.

Aujourd'hui, depuis mon plafond, je veux vous porter ma voix, ma revendication. Je veux provoquer en vous, l'immense regret de toujours me repousser ; la honte et la culpabilité de me contraindre à une fuite sans répit. Jamais vous ne m'offrez la brillance de l'amour.

La nuit est mon temps d'action, mon plaisir de nuire. Mon opportunité d'exister.

Dès que le sommeil endort les esprits je peux agir dans le silence et l'impunité. Tout m'est permis. Sans crainte. Rien ne m'arrête, Je détale, je file. Je glisse, et godille. Je parcours et prend connaissance.

Grain, souplesse, douceur. Tout m'est offert.

J'aime les nuances des couleurs de peau. Telles des bijoux, des pierres précieuses : l'or brillant au clair de la lune, le miel de l'ambre. Le mordoré de la topaze et le bistre de l'agate marron. Toutefois, je n'aime pas les épidermes diaphanes. Ils me font penser à l'endive. Je déteste les légumes, leur préférant l'odeur du sang de la viande.

Méthodique, je commence par les cheveux, soyeux ou frisés, coupe savamment élaborée, tignasse négligée ou lissée. Caresses sur le visage, provoquant inmanquablement un réflexe de rejet.

Loin de moi, cependant, la volonté de vous décatouiller. Mon contentement ne saurait passer par votre bien-être.

Ceux que j'apprécie en premier lieu sont vos seins, comme autant de mets différents : œufs sur le plat, melons ou pastèques ; tous me plaisent et je les dévore avec appétit.

L'aventure se poursuit sur le ventre, plat ou replet, chacun a un charme, un goût à nul autre pareil.

Ma surprise demeure entière pour le paysage suivant, jungle difficilement pénétrable ou *green* bien travaillé, voire ticket de métro, peu m'importe.

Le cheminement est plus aisé sur les cuisses, court ou interminable vers des jambes parfois piquantes ou carrément poilues, ce que je n'apprécie guère.

Les pieds ressemblent souvent aux mains, grands et généreux ou petits aux doigts boudinés.

J'apprécie cette partie double et délicieusement charnue que les journaux féminins voudraient voir transformée en balles de ping-pong, tandis que je les préfère confortables.

Retour admiratif sur les lieux ayant eu ma préférence. Sélection définitive. Dégustation ultime des saveurs découvertes et satisfaction de mon plaisir, en toute succulente quiétude.

L'instinct protecteur m'alerte lorsque l'aube dépose le jour. Je quitte votre corps traversé, marqué, puni.

Le jour revient. Les coulisses nocturnes disparaissent. Aucune trace dans la place.

Le séducteur se lève.

La Belle se réveille dans le miroir.

Le visage, le cou, Et les seins. Et le ventre. Et les fesses. Et les jambes...

« Regarde ça, j'ai été dévorée ! »

...

Et moi, équilibriste frustrée, arachnide repu, tout au long du jour je tricote ma toile, sans user de laine, coton, ni même d'un fil de soie, songeant à ce merveilleux goût sucré du passé.

Finaliste
Catégorie Adultes
A050 – Marie-Claire Reppel

L'envol de Séraphin

« Est pa'ti ! »

Ses premiers mots. Enfin ! J'ai applaudi, à tout rompre. Mains douloureuses, cœur bondissant.

Et serré. Séraphin venait de prononcer ses premiers mots. Ses tout premiers mots !

« Oui ! C'est parti ! », ai-je pensé. En moi, résonnait l'écho fragile de ses mots nouveaux-nés.

Séraphin, ce petit prince éthéré, qui oscillait en permanence sur la pointe des pieds, en perpétuel équilibre-déséquilibre, ce petit prince suspendu à je ne sais quel fil venu d'ailleurs, qui flottait sur des nappes de coton invisibles. Oui, ce petit prince, du haut de ses trois ans, venait de lâcher un « est pa'ti » guttural. Tonitruant.

Surpris par ses propres sons, étranges - et étrangers - Séraphin était resté figé. Étonné lui-même de ces sons qui avaient déchiré son torse, raclé sa gorge, gonflé ses joues, fait claquer ses lèvres.

Ses sons qui avaient jaillit de lui, ce souffle qui lui avait échappé. Séraphin avait alors tournoyé sur lui-même, il s'était mis à battre l'air de ses doigts écartés, et de ses bras déployés.

Comme pour s'envoler.

Depuis plusieurs semaines Séraphin s'enfermait, et s'abîmait, dans un jeu à clapets colorés devenu son objet fétiche. A chaque début de séance, il entrait en trombe dans mon bureau - sans un regard - et plongeait sur le jouet. J'essayais de me prendre au jeu, de le prendre au jeu. Des clapiers je faisais surgir le chien, le chat, la vache. A chaque apparition j'aboyais, je miaulais, je meuglais à cœur joie. Puis, je faisais disparaître un à un ces petits êtres de plastiques que je saluais d'un *au revoir* sonore. Séraphin cherchait partout, et moi, je soliloquais à voix haute : « Il est passé où, le toutou ? Où s'est caché monsieur le Matou ? Et madame Meuh ? »

Au rythme de mes questions, Séraphin auscultait l'objet-coffre. Il le retournait, examinait le fond, l'arrière, caressait les reliefs, grattait des aspérités que je n'avais même jamais remarquées.

Et surtout, il explorait tous les trous, minutieusement. Rien n'échappait à son regard qui, jamais, jamais, ne me regardait.

« Est pa'ti ? Est parti ! » répétais-je inlassablement. Je modulais les mots, élevais leur tonalité, forçais leur musicalité, crochetais les aigus pour tenter d'accrocher l'attention de Séraphin. En vain.

Une énième fois, tout doucement, j'ai tendu vers lui le coffre magique. Ses yeux noirs m'ont traversée. Un regard vide. Vaporeux. Qui m'a transpercée.

Je me suis agrippée au jeu, j'ai forcé le bouton rouge, et le lion a bondit hors de sa cage. Grrr, Grr !
J'ai aussitôt renvoyé le fauve à son panier. « Est pa'ti » ai-je chantonné.

Alors Séraphin a suspendu son envol. **Subrepticement**, il a lancé un coup d'œil périphérique vers les petites trappes colorées. J'ai de nouveau fait jaillir, et rugir, le félin. Puis je l'ai fait disparaître.
« Est pa'ti ! » a alors lancé Séraphin, plongeant ses yeux **anthracites** dans les miens.

« Oui, oui, c'est parti ! » ai-je murmuré, laissant son regard me pénétrer.

Mais, cette rencontre était trop brûlante pour Séraphin. Il s'est précipité vers la porte, l'a ouverte brusquement. Avant de filer, il m'a lancé un nouveau regard. Un regard nouveau : vibrant, vivant !
Puis il a violemment claqué le chambranle. Cette fois-là, je n'ai pas entendu la course habituelle de ses pas résonner le long du couloir, alors j'ai demandé à voix haute : « Où est parti Séraphin ? »

Et à mon tour, je suis partie à sa recherche. J'ai entrebâillé la porte. Il se tenait là. Il m'attendait.

« Ooh, tu étais là, Séraphin ! » Mes mots se sont étranglés dans ma gorge.

« Il est l'heure de partir maintenant » ai-je murmuré.

J'ai raccompagné Séraphin en salle d'attente, auprès de ses parents. J'ai chantonné « Au revoir ! » en agitant la main vers lui. Imperceptiblement, celle de Séraphin s'est animée, et ses petits doigts se sont mis à papillonner furtivement dans ma direction. Pour la première fois, il me saluait !

Finaliste
Catégorie Adultes
A108 – Aurélien Lepoetre

Grandir

Ma valise à mes pieds, mon manteau boutonné, mon bonnet sur la tête. Je suis devant la porte, prête à partir. Ma mère cherche encore quelque chose dans le tiroir de la cuisine, ses clés, sans doute. Puis elle se tourne vers moi, avec un grand sourire, et me fait signe qu'on peut y aller.

Dans la voiture, elle me demande : « T'as pris tout ce qu'il te faut ? T'as rien oublié ? On a encore le temps de faire demi-tour !

- Oui maman, assuré-je d'un ton sec, tout en me récitant la liste des choses indispensables. Et puis sinon j'achèterai là-bas. Je pars au Mexique, hein, pas en Antarctique » Ma voix vacille un peu, mais je me reprends. Ce n'est pas le moment de flancher. J'ai réussi à décrocher cette mission de deux ans au Mexique, cela ne prouve-t-il pas que je suis la meilleure ? Mais la vérité, c'est que je suis terrifiée à l'idée de partir si loin, si longtemps, moi qui ne suis même jamais sortie de France. On est à mi-chemin entre chez moi et la gare, et j'ai déjà la bouche sèche, comme une cage qui m'enserme... Après la gare, l'aéroport, puis l'Atlantique... et le Mexique. Pour travailler dans une entreprise qui attend énormément de moi. J'ai l'impression d'être un imposteur, de ne pas avoir les capacités de pouvoir assumer tout cela.

Et ici, je laisse ma mère, fière, mais seule. Je la regarde sans un mot. Elle n'a pas encore l'air de réaliser, que je m'éloigne, que ce trajet vers le train est aussi le dernier de mon enfance, que je ne reviens que dans deux ans. Je retiens mes larmes. Elle est si heureuse, si enthousiaste ! Je pleurerai dans le train, quand elle ne pourra plus le voir.

« Tiens, c'est pour toi », me dit ma mère sur le quai, alors que le train arrive. Elle me tend un petit paquet emballé dans du papier de soie **anthracite**. « C'est tout petit, je ne voulais pas t'embêter pour l'avion.

- Merci, maman. » Ma réponse se fait dans un souffle. Sans prévenir, je la prends dans mes bras. J'ai les jambes en **coton**, et les larmes tentent de se frayer un chemin. Ce n'est plus qu'une question de secondes, je ne sais qui arrivera en premier, le train ou les sanglots. Le bruit est assourdissant, et je bondis par la porte qui s'ouvre avant que ne brillent les premières gouttes. Le train repart, et je vois ma mère s'éloigner, de plus en plus petite sur le quai, pour disparaître enfin.

Je t'aime, maman. Il n'est plus question de résister à présent. Je suis sur le chemin que j'ai choisi, celui de mon avenir, et mon émotion de devoir te laisser en arrière s'écoule le long de mes joues.



Ma fille est devant la porte, elle est prête, impatiente, elle attend. Elle a relevé ses cheveux dans une coiffure à la mode, son maintien est parfait. Elle n'a que vingt deux ans, et elle a déjà la prestance d'une femme d'affaires. Elle a grandi si vite !

Je prends mes clés, et dans le tiroir de la cuisine, j'attrape **subrepticement** le petit paquet que je lui ai préparé. Je me force à sourire ; il est l'heure d'y aller.

« T'as pris tout ce qu'il te faut ? T'as rien oublié ? On a encore le temps de faire demi-tour ! » Une partie de moi espère encore secrètement que ce sera le cas.

« Oui maman, me répond-elle avec assurance. Et puis sinon j'achèterai là-bas. Je pars au Mexique, hein, pas en Antarctique. » C'est vrai, tu as raison, ma fille. Mais il fut un temps où c'est moi qui m'occupais de toi, des préparations, de tes petits tracas, alors je n'ai pas encore ce réflexe de penser que tu peux te débrouiller sans moi. Et aussi, j'ai peur pour toi, et j'ai encore plus peur de me retrouver seule ce soir, sans enfant, sans personne.

Je refoule la boule que j'ai dans la gorge et lui jette quelques regards. Elle est si belle, si forte. La fierté en moi se dispute à la tristesse, mais je ne veux pas qu'elle me voit dépassée ou vulnérable, alors je lui souris. Je la soutiens, et je la soutiendrai toujours. Je ne veux pas qu'elle gaspille ses forces en se retournant et en s'occupant de moi ; je ne veux pas la ralentir. Mon temps est passé, je lui laisse la place ; les jours qui nous restent à vivre ensemble sont désormais bien moins nombreux que ceux que déjà passés, et qui resteront chers dans mes souvenirs.

Sur le quai, alors que les phares du train apparaissent au loin, je lui tends le paquet. « Tiens, c'est pour toi. C'est tout petit, je ne voulais pas t'embêter pour l'avion. ». Ma voix se brise, mais elle ne le remarque pas. Ses yeux scintillent déjà d'impatience pour le voyage qui l'attend, alors que dans trois jours je rongerai déjà mon frein en attendant de ses nouvelles. Elle me prend dans ses bras un court instant, le temps que le train s'immobilise. J'aimerais faire durer ce moment un peu plus, deux secondes ou deux semaines, mais déjà elle s'élance vers la porte, qui se referme bien trop vite. Alors que le train s'éloigne et qu'à chaque instant je sens grandir un peu plus la distance entre elle et moi, mon sourire se fige et les larmes font leur apparition. De simple gouttes aux coins des yeux, comme un arc en ciel dans ma vision qui se brouille.

Pars, ma grande. La vie, le monde t'appartiennent. N'oublie jamais que je t'aimerai toujours.

Finaliste
Catégorie Adultes
A095 – Fannie Renault

LA HAIME

Il t'a encore trompée
Je me suis encore trompée
Ce mot toujours mal recopié sur mon cahier
Et c'est parti
Aussitôt en confettis
Mon cahier tout entier
A recopier
Toute la nuit
Sans bruit
Appliquée
Epuisée

Il n'est pas encore rentré
C'est la rentrée
A pas feutrés
Dans ta chambre je suis entrée
Sur ton lit j'ai murmuré
Assise à tes côtés
Ma première mauvaise note de l'année
Et c'est parti
Comme un revers au tennis
Ton solitaire a imprimé d'une belle tache anthracite
Ta solitude au coin de mon œil tuméfié
Maquillée
Apeurée

Il s'est éloigné au bout du chemin

Subrepticement

Pour converser avec sa maîtresse du moment

Et c'est parti

Comme un ordre sèchement intimé

Les jambes en coton

Prête à **décatouiller**

Pleinement consciente du haut de mes dix ans

Je me suis approchée

Obéissante

Compatissante

Tu ne me bats pas

Tu m'aimes

Il ne t'aime pas

Tu te bats

Contre toi-même

Dans le miroir de mes yeux qui t'aiment

Mais que tu ne vois pas

Aveuglée par la haine

Aime et haine riment pour toi

Mais ne s'accordent pas

Pour te laisser en paix

Dans la nuit noire glaciale de ce mois de février

Le chien hurle à la mort dans cette campagne perdue

Tu es partie

Comme un coup de fusil

Au paradis

Pour me l'annoncer

Il vient de rentrer

Finaliste
Catégorie Adultes
A026 – Fabrice Gable

Les grandes migrations

C'était l'été. C'était maintenant. J'ai ouvert la porte et je suis sorti. A peine les pieds posés sur le palier, le verrou double fermé, je me suis lancé comme une balle. Rien, ni personne n'arrête la course estivale d'un gars de Senlis vers le sud. « Pas de doute, c'est le mois d'août... » a bien tenté le garçon du café d'en bas ; dernier pub ouvert pour des touristes égarés et les moins fortunés. Avec ma dégainé d'apache sur le départ, je lui ai dit bye-bye.

J'ai descendu la rue vers la navette Picardie-Roissy. Ma ville comme un vieux décor de théâtre, dont je fermais le rideau à grands pas. Bye bye l'avenue Beauséjour et notre fausse mer de sable, direction la grande bleue, la vraie. Ma petite valise me tenait compagnie. Hier soir, j'y avais casé tout ce qui compte pour l'estivant qui se respecte. 1H30 plus tard, en sortant du RER, à Gare de Lyon, j'ai jeté subrepticement un dernier regard à ceux qui resteraient derrière moi. « Eh oui les gars, c'est mon tour !... Vous ne le sentez pas le mistral se lever ? ». Dans quelques heures, ce souffle impétueux va balayer jusqu'à l'odeur amère du ventre de paris dans ma mémoire olfactive. Agglutinés sur le quai de la gare, les voyageurs regardaient concentrés le grand panneau d'affichage. Ensemble, nous pointions le ciel comme Jeanne la Pucelle à Domremy ; aucun ne souhaitant pourtant entendre de voix : ce n'est jamais de bon augure à la Sncf.

Quelques filles en robes légères, immaculées, avaient dégainé un chapeau de paille, une paire de solaires ou des tropéziennes. D'autres moins farouches laissaient poindre l'ébauche d'un sein libéré de son carcan habituel ; toutes ses belles se croyant déjà à Uzès ou à Carpentras. Dans cette semi-moiteur, je regrettais de ne pas avoir enfilé mon petit short blanc cassé et ma chemisette coton, celle-là même que j'avais détachée de son cintre à minuit, pour la première fois, depuis l'an dernier.

L'été, on n'est pas emporté à vau-l'eau vers Laroche-Migennes ou Montbéliard. Non, on regarde l'horizon, Avignon, Toulon, Menton, les citrons... On cherche l'Azur, les flots. C'est Antibes dans les cerveaux. Fini le triste teint d'endive ou son costard anthracite. Cette saison, c'était vers la Bonne Mère que mes sneakers étaient tournées. J'avais rendez-vous, demain, avec tout un groupe à Sormiou. Nager, transpirer, bronzer, rigoler, danser, rosé et, avec un peu de chance, cette fille dont m'avait parlé Maxime, mon frangin...

Marseille annoncé, hall 1, voie C, la foule s'est lancée à grand pas excités. Personne n'allait louper le grand départ. On double, on joue des coudes, on recrée l'embouteillage de Montélimar sur la route des vacances. Sûr de moi, mon billet réservé par mon frère à la main, je ne risquais rien. Tout allait bien se passer. En avance, j'avais même acheté un journal que je n'achète jamais, et des mots fléchés, que je ne flècherai pas. Présence rassurante alors que je n'aurais pas le temps, pendant les 3 semaines à venir, pour de tels remue-ménages.

Cherchant la place 72, dans le compartiment haut, je découvre, dégouté, que je suis dans un Carré. « P..., je déteste les Carrés... ». Dans cette promiscuité, les familles déploient leurs jambes trop longues et leur progéniture. Les enfants, cruels maîtres des lieux, torturent l'intrus, quand il n'est pas passé à la question par les mamans accompagnatrices. Comment

Max a pu commettre cette erreur de débutant ? Il connaît pourtant les dangers des grandes migrations. Je ne supporterais pas longtemps la vue de sacs à sandwiches, de goinfres à chips ou de « tartineuses » de Vache Qui Rit, devant mon visage déconfit.

Impossible de changer de place. Je marque mon territoire, déplie le petit morceau de tablette conçu par un designer sadique qui devait aimer coincer les doigts des Français à grande vitesse. J'y pose mes mots fléchés en rempart, J'ai eu tort d'avoir peur. 3 filles s'approchent. Elles s'installent. Des copines a priori. Petits tatouages, coupes courtes, la mèche libre, l'air sûres d'elles... Je vais passer 3h21 avec des filles, qui, la nuit, doivent se relever pour aller coller des lettres anonymes sur les murs de Paname.

Attention, je ne suis pas contre la cause des femmes, j'aime toutes les femmes, même celles qui aiment moins les mecs. Mais quand Megan Rapinoe, la championne de foot, veut le même salaire que nos champions du monde, j'atteins mes limites. Cette joueuse, c'est le Che Guevara en short. Elle ne veut pas la médaille de Trump mais elle croit être le Messi. Si ça se trouve, elles ne vont pas tarder à parler 4-4-2.

C'est parti. On s'élançait doucement, on longe les voies des trains de banlieue, le ballast aussi terne que les immeubles qu'on dépasse. Tags pourris, villes dortoirs, bientôt, on sort de cette mélasse. Vite la bourgogne, que les tableaux défilent. Elles discutent sans me calculer. Elles parlent de leurs envies de soleil, d'espace, elles rigolent à des trucs qu'elles seules comprennent. Celle d'en face m'a même souri. Les deux autres me semblent un peu revêches.

Elle est légèrement bronzée, un petit piercing dans le nez. Des cheveux rouge grenadine, un minishort assorti et un chemisier avec, dessus, des étoiles, des cônes glacés et des éclairs de toutes les couleurs. Marrant, pas du tout mon style, mais y a un truc que j'ai du mal à définir. Elles ont rigolé quand j'ai fait semblant de faire des mots croisés. Je suis un bon client pour elles. Passé Perrache, j'ai besoin de m'extraire de cette place près de la fenêtre. Je réfléchis au moyen de les déranger, sans les déranger. Je glisse doucement « Pardon, je vais au bar », mais c'est bien aux toilettes que je compte changer l'eau des olives. Et là, bim, deuxième sourire et un petit : « Tu me prends un café, s'il te plaît. Je te rembourse quand tu reviens ». « Wow, c'est quoi le délire. C'est la caméra cachée. ». Je hoche la tête comme un petit chien à l'arrière d'une bagnole, et je m'entends répondre « Allongé, le café ? » ... Elle acquiesce.

Je m'accroche aux fauteuils dans le couloir. Et j'y vais lui chercher, son petit café. « Attends, je vais même lui offrir... ». Les deux autres vont être jalouses, ce n'est peut-être pas malin. Bon, je vais prendre le café et un paquet de Mm's à partager ; le chocolat, ça règle tous les problèmes. Je reviens, tout est plus fluide. Passé Avignon, je sais qu'elles s'appellent Margaux, Clarisse et Iris. Les deux revêches, ce sont des frangines. Et miss grenadine, c'est la meilleure copine. J'ai réussi à les faire rire. La gare Saint-Charles s'annonce déjà. On prend nos sacs, on marche ensemble sur le quai, on va bientôt se dire au revoir. Elles vont me manquer. Maxime arrive vers moi. Il sourit, chemise ouverte, il est déjà 100% marseillais le parigot. « Alors, dugland, t'as fait connaissance avec Margaux et les sisters ? ». Je me retourne, elles se marrent. Elles, elles savaient qui j'étais. Elles se sont bien foutues de moi.

Je suis comme un con. Mais c'est l'été qui vient de démarrer.